

VERNE'S

*Tour du Monde en
Quatre Vingts Jours.*

EDGREN



Heath's Modern Language Series

LE TOUR DU MONDE

EN

QUATRE-VINGTS JOURS

BY JULES VERNE

EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

A. H. EDGREN

LATE PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES, UNIVERSITY OF NEBRASKA

AND WITH A VOCABULARY

BY

PROFESSOR E. S. JOYNES

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

BOSTON NEW YORK CHICAGO

PREFACE.

THE following text is a somewhat condensed edition of Jules Verne's *Le tour du monde en quatre-vingts jours*, with a few exceptional changes, made by the editor for the sake of proper connection. The text is easy and suited for early reading. The notes have accordingly been prepared for comparative beginners. Yet nothing readily found in ordinary school dictionaries (such as Heath's French Dictionary) has been given, and no constructions with which the beginner should be familiar have been explained.

A. H. E.

BIOGRAPHICAL SKETCH.

JULES VERNE, one of the most popular among contemporary French writers, was born in Nantes, 1828. He began his literary career by writing plays and operatic librettos, but in the year 1863 appeared his *Cinq semaines en ballon*, a description of life and scenery in Africa, as viewed from a balloon in a fancied tour across that continent. This romance, which drew heavily on the discoveries of modern sciences, opened up an entirely new vein of fiction, which Verne has successfully worked ever since. His inventive imagination, his lively narrative style, and his pleasing expatiations within the attractive field of popular science, all combine to sustain wonderfully well the interest of his books. He is less distinguished by elegance of style or psychological analysis — his characters often being, in fact, mere automatons — and while he popularizes scientific notions, yet he often exaggerates the possibilities of present-day science.

Among his very numerous books perhaps the most popular is *Le tour du monde*, of which the following is, as already said, a slightly abridged edition. It has passed through more than eighty editions in France alone, besides being translated into many foreign languages. In 1874 it was dramatized, and has in that form had a great success in France and the United States. Verne died in 1905.

LE TOUR DU MONDE

EN

QUATRE-VINGTS JOURS

I

EN l'année 1872, la maison portant le numéro 7 de Saville-row,¹ Burlington Gardens, était habitée par Phileas Fogg, esq., l'un des membres les plus singuliers et les plus remarqués du Reform-Club de Londres,² bien qu'il semblât prendre à tâche de ne rien faire qui pût attirer l'attention. 5

On disait qu'il ressemblait à Byron, — par la tête, car il était irréprochable quant aux pieds,³ — mais un Byron à mcustaches et à favoris, un Byron impassible, qui aurait vécu mille ans sans vieillir.

Anglais, à coup sûr, Phileas Fogg n'était peut-être pas 10 Londonner.⁴ On ne l'avait jamais vu ni à la Bourse, ni à la Banque, ni dans aucun des comptoirs de la Cité.⁵ Il n'était ni armateur, ni industriel, ni négociant, ni marchand, ni agriculteur. Il n'appartenait enfin à aucune des nombreuses sociétés qui pullulent dans la capitale de l'Angle- 15 terre. Phileas Fogg était membre du Reform-Club, et voilà tout.

A qui s'étonnerait de ce qu'un gentleman aussi mystérieux comptât⁶ parmi les membres de cette honorable association, on répondra⁷ qu'il passa sur la recommandation de 20 MM. Baring frères,⁸ chez lesquels il avait un crédit ouvert.

Ce Phileas Fogg était-il riche? Incontestablement. Mais comment il avait fait fortune, c'est ce que les mieux informés ne pouvaient dire, et Mr. Fogg était le dernier auquel il convînt de s'adresser pour l'apprendre. En tout cas, il n'était prodigue de rien, mais non avare. Car partout où il manquait un appoint¹ pour une chose noble, utile ou généreuse, il l'apportait silencieusement et même anonymement.

Avait-il voyagé? C'était probable, car personne ne possédait mieux que lui la carte du monde. Il n'était² endroit si reculé dont il ne parût avoir une connaissance spéciale. C'était un homme qui avait dû voyager³ partout, — en esprit, tout au moins.

Ce qui était certain toutefois, c'est que, depuis de longues années, Phileas Fogg n'avait pas quitté Londres. Ceux qui avaient l'honneur de le connaître un peu plus que les autres attestaient que, — si ce n'est sur ce chemin direct qu'il parcourait chaque jour pour venir de sa maison au club — personne ne pouvait prétendre l'avoir jamais vu ailleurs. Son seul passe-temps était de lire les journaux et de jouer au whist. A ce jeu du silence, si bien approprié à sa nature, il gagnait souvent, mais ses gains n'entraient jamais dans sa bourse et figuraient pour une somme importante à son budget de charité. D'ailleurs, il faut le remarquer, Mr. Fogg jouait évidemment pour jouer, non pour gagner. Le jeu était pour lui un combat, une lutte contre une difficulté, mais une lutte sans mouvement, sans déplacement, sans fatigue, et cela allait à⁴ son caractère.

On ne connaissait à Phileas Fogg ni femme ni enfants, — ce qui peut arriver aux gens les plus honnêtes, — ni parents ni amis, — ce qui est plus rare en vérité. Phileas Fogg vivait seul dans sa maison de Saville-row, où personne

ne pénétrait. Un seul domestique suffisait à le servir. Déjeunant, dînant au club à des heures chronométriquement déterminées, dans la même salle, à la même table, ne traitant point ses collègues, n'invitant aucun étranger, il ne rentrait chez lui que pour se coucher, à minuit précis.

La maison de Saville-row, sans être somptueuse, se recommandait par un extrême confort. D'ailleurs, avec les habitudes invariables du locataire, le service s'y réduisait à peu. Toutefois, Phileas Fogg exigeait de son unique domestique une ponctualité, une régularité extraordinaire. Ce jour-là même, 2 octobre, Phileas Fogg avait donné son congé à James Forster, — ce garçon s'étant rendu coupable de lui avoir apporté pour sa barbe de l'eau à quatre-vingt-quatre degrés Farenheit² au lieu de quatre-vingt-six, — et il attendait son successeur, qui devait se présenter entre onze heures et onze heures et demie.

Phileas Fogg, carrément assis dans son fauteuil, les deux pieds rapprochés comme ceux d'un soldat à la parade, les mains appuyées sur les genoux, le corps droit, la tête haute, regardait marcher l'aiguille de la pendule. A onze heures et demie sonnant,³ Mr. Fogg devait, suivant sa quotidienne habitude, quitter la maison et se rendre au Reform-Club.

En ce moment, on frappa à la porte du petit salon dans lequel se tenait Phileas Fogg.

James Forster, le congédié, apparut.

"Le nouveau domestique," dit-il.

Un garçon âgé d'une trentaine d'années se montra et salua.

"Vous êtes Français et vous vous nommez John? lui demanda Phileas Fogg.

— Jean, n'en déplaise à monsieur, répondit le nouveau venu, Jean Passepartout, un surnom qui m'est resté, et que

justifiait mon aptitude naturelle à me tirer d'affaire.¹ Je crois être un honnête garçon, monsieur, mais, pour être franc, j'ai fait plusieurs métiers. J'ai été chanteur ambulant et écuyer dans un cirque ; puis je suis devenu professeur de gymnastique, afin de rendre mes talents plus utiles, et, en dernier lieu, j'étais sergent de pompiers, à Paris. Mais voilà cinq ans que j'ai quitté la France et que, voulant goûter de la vie de famille, je suis valet de chambre en Angleterre. Or, me trouvant sans place et ayant appris que monsieur Phileas Fogg était l'homme le plus exact et le plus sédentaire du Royaume-Uni, je me suis présenté chez monsieur avec l'espérance d'y vivre tranquille et d'oublier jusqu'à ce nom de Passepartout . . .

— Passepartout me convient, répondit le gentleman.
15 Vous m'êtes recommandé. J'ai de bons renseignements sur votre compte. Vous connaissez mes conditions ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Quelle heure avez-vous ?

— Onze heures vingt-deux, répondit Passepartout, en tirant des profondeurs de son gousset une énorme montre d'argent.

— Vous retardez, dit Mr. Fogg.

— Que monsieur me pardonne, mais c'est impossible.

— Vous retardez de quatre minutes. N'importe. Il suffit de constater l'écart. Donc, à partir de ce moment, onze heures vingt-neuf du matin, ce mercredi 2 octobre 1872, vous êtes à mon service."

Cela dit, Phileas Fogg se leva, prit son chapeau de la main gauche, le plaça sur sa tête avec un mouvement d'automate et disparut sans ajouter une parole.

Passepartout demeura seul dans la maison de Saville-row.

“Sur ma foi, se dit Passepartout, un peu ahuri tout d’abord, j’ai connu chez madame Tussaud ¹ des bonshommes aussi vivants que mon nouveau maître !”

Pendant les quelques instants qu’il venait d’entrevoir Phileas Fogg, Passepartout avait rapidement, mais ^{soigneuse-} 5 ment examiné son futur maître. C’était un homme qui pouvait avoir quarante ans, de figure noble et belle, haut de taille, que ne déparait pas un léger embonpoint, blond de cheveux et de favoris, front uni sans apparences de rides aux tempes, figure plutôt pâle que colorée, dents magnifi- 10 ques. Calme, flegmatique, l’œil pur, la ^{paupière} immobile, c’était le type achevé de ces Anglais à sang-froid qui se rencontrent assez fréquemment dans le Royaume-Uni.

Quant à Jean, dit ² Passepartout, un vrai Parisien de Paris, depuis cinq ans qu’il habitait l’Angleterre et y faisait à Lon- 15 dres le métier de valet de chambre, il avait cherché vainement un maître auquel il pût s’attacher. Après avoir eu, on le sait, une jeunesse assez vagabonde, il aspirait au repos. Ayant entendu vanter le méthodisme ³ anglais et la froideur proverbiale des gentlemen, il vint chercher fortune 20 en Angleterre. Mais jusqu’alors, le sort l’avait mal servi. Il n’avait pu prendre racine nulle part.

Passepartout était un brave garçon, de physionomie aimable, aux lèvres un peu saillantes, un être doux et serviable, avec une de ces bonnes têtes rondes que l’on aime à voir 25 sur les épaules d’un ami. Il avait les yeux bleus, le teint animé, la figure assez grasse pour qu’il pût lui-même voir les pommettes de ses joues, la poitrine large, la taille forte, une musculature vigoureuse, et il possédait une force herculéenne que les exercices de sa jeunesse avaient admirable- 30 ment développée.

De dire ⁴ si le caractère expansif de ce garçon s’accorde-

rait avec celui de Phileas Fogg, c'est ce que la prudence la plus élémentaire ne permet pas.

Passepartout — onze heures et demie étant sonnées — se trouvait donc seul dans la maison de Saville-row. Aussitôt
5 il en commença l'inspection. Il la parcourut de la cave au grenier. Cette maison propre, rangée, sévère, bien organisée pour le service, lui plut. Le gaz y suffisait à tous les besoins de lumière et de chaleur. Passepartout trouva
sans peine, au second étage, la chambre qui lui était des-
10 tinée. Elle lui convint. Des timbres électriques et des tuyaux acoustiques la mettaient en communication avec les appartements de l'entresol et du premier étage. Sur la cheminée, une pendule électrique correspondait avec la pendule de la chambre à coucher de Phileas Fogg, et les deux ap-
15 pareils battaient au même instant la même seconde.

“Cela me va, cela me va !” se dit Passepartout.

II

Phileas Fogg avait quitté sa maison de Saville-row à onze heures et demie, et, après avoir placé cinq cent soixante-quinze fois son pied droit devant son pied gauche et cinq
20 cent soixante-seize fois son pied gauche devant son pied droit, il arriva au Reform-Club, vaste édifice, élevé dans Pall-Mall,² qui n'a pas coûté moins de trois millions à bâtir.

Phileas Fogg se rendit aussitôt à la salle à manger, dont les neuf fenêtres ouvraient sur un beau jardin aux arbres
25 déjà dorés par l'automne. Là, il prit place à la table habituelle où son couvert l'attendait.

A midi quarante-sept, ce gentleman se leva et se dirigea vers le grand salon, somptueuse pièce, ornée de peintures richement encadrées. Là, un domestique lui remit le

*Times*¹ non coupé, dont Phileas Fogg opéra le laborieux dépliage² avec une sûreté de main qui dénotait une grande habitude de cette difficile opération. La lecture de ce journal occupa Phileas Fogg jusqu'à trois heures quarante-cinq, et celle du *Standard*¹ — qui lui succéda — dura jusqu'au dîner. 5

A six heures moins vingt, le gentleman reparut dans le grand salon et s'absorba dans la lecture du *Morning-Chronicle*.¹ Une demi-heure plus tard, divers membres du Reform-Club faisaient leur entrée. C'étaient les partenaires habituels de Mr. Phileas Fogg, comme lui enragés³ joueurs 10 de whist : l'ingénieur Andrew Stuart, les banquiers John Sullivan et Samuel Fallentin, le brasseur Thomas Flanagan, Gauthier⁴ Ralph, un des administrateurs de la Banque d'Angleterre, — personnages riches et considérés, même dans ce club qui compte parmi ses membres les sommités de l'in- 15 dustrie et de la finance.

“ Eh bien, Ralph, demanda Thomas Flanagan, où en est⁵ cette affaire de vol ?

— Eh bien, répondit Andrew Stuart, la Banque en sera pour⁶ son argent. 20

— J'espère, au contraire, dit Gauthier Ralph, que nous mettrons la main sur l'auteur du vol. Des inspecteurs de police, gens fort habiles, ont été envoyés en Amérique et en Europe, dans tous les principaux ports d'embarquement et de débarquement, et il sera difficile à ce monsieur de leur 25 échapper.

— Mais on a donc le signalement du voleur ? demanda Andrew Stuart.

— D'abord, ce n'est pas un voleur, répondit sérieusement Gauthier Ralph. 30

— Comment, ce n'est pas un voleur, cet individu qui a soustrait cinquante-cinq mille livres en bank-notes⁷ (1 million 375,000 francs) ?

— Le *Morning-Chronicle* assure que c'est un gentleman.

Celui qui fit cette réponse n'était autre que Phileas Fogg, dont la tête émergeait alors du flot de papier amassé autour de lui. En même temps, Phileas salua ses collègues, qui
5 lui rendirent son salut.

Le fait dont il était question, que les divers journaux du Royaume-Uni discutaient avec ardeur, s'était accompli trois jours auparavant, le 29 septembre. Une liasse de bank-notes, formant l'énorme somme de cinquante-cinq mille
10 livres, avait été prise sur la tablette¹ du caissier principal de la Banque d'Angleterre.

A qui s'étonnait qu'un tel vol eût pu s'accomplir aussi facilement, le sous-gouverneur² Gauthier Ralph se bornait à répondre qu'à ce moment même, le caissier s'occupait d'en-
15 registrer une recette de trois shillings six pence,³ et qu'on ne saurait avoir l'œil à tout. Mais il convient de faire observer⁴ ici — ce qui rend le fait plus explicable — que cet admirable établissement de "Bank of England" paraît se soucier extrêmement de la dignité du public. Point de
20 gardes, point d'invalides,⁵ point de grillages ! L'or, l'argent, les billets sont exposés librement et pour ainsi dire à la merci du premier venu. On ne saurait mettre en suspicion l'honorabilité d'un passant quelconque.

Le vol bien et dûment reconnu, des agents, des "détectives,"⁶ choisis parmi les plus habiles, furent envoyés dans les principaux ports, à Liverpool, à Glasgow, au Havre, à Suez, à Brindisi, à New-York,⁷ etc., avec promesse, en cas de succès, d'une prime de deux mille livres (50,000 fr.) et cinq pour cent de la somme qui serait retrouvée. En at-
30 tendant les renseignements que devait fournir l'enquête immédiatement commencée, ces inspecteurs avaient pour mission d'observer scrupuleusement tous les voyageurs en arrivée ou en partance.

Or, précisément, ainsi que le disait le *Morning-Chronicle*, on avait lieu de supposer que l'auteur du vol ne faisait partie d'aucune des sociétés de voleurs d'Angleterre. Pendant cette journée du 29 septembre, un gentleman bien mis, de bonnes manières, l'air distingué, avait été remarqué, qui allait et venait dans la salle des paiements, théâtre du vol. L'enquête avait permis de refaire assez exactement le signalement de ce gentleman, signalement qui fut aussitôt adressé à tous les détectives du Royaume-Uni et du continent.

Comme on le pense, ce fait était à l'ordre du jour à Londres et dans toute l'Angleterre. On discutait, on se passionnait pour ou contre les probabilités du succès de la police métropolitaine. On ne s'étonnera donc pas d'entendre les membres du Reform-Club traiter la même question, d'autant plus que l'un des sous-gouverneurs de la Banque se trouvait parmi eux.

La discussion continua entre les gentlemen, qui s'étaient assis à une table de whist. Pendant le jeu, les joueurs ne parlaient pas, mais entre les robbes,¹ la conversation interrompue reprenait de plus belle.

"Je soutiens, dit Andrew Stuart, que les chances sont en faveur du voleur, qui ne peut manquer d'être un habile homme !

—Allons donc !² répondit Ralph, il n'y a plus un seul pays dans lequel il puisse se réfugier.

—Par exemple !³

—Où voulez-vous qu'il aille ?

—Je n'en sais rien, répondit Andrew Stuart, mais, après tout, la terre est assez vaste.

—Elle l'était autrefois . . ." dit à mi-voix Phileas Fogg. Puis : "A vous⁴ de couper, monsieur," ajouta-t-il en présentant les cartés à Thomas Flanagan.

La discussion fut suspendue pendant le robbre. Mais bientôt Andrew Stuart la reprenait, disant :

“Comment, autrefois ! Est-ce que la terre a diminué, par hasard ?

5 — Sans doute, répondit Gauthier Ralph. Je suis de l'avis de Mr. Fogg. La terre a diminué, puisqu'on le parcourt maintenant dix fois plus vite qu'il y a cent ans.¹ Et c'est ce qui, dans le cas dont nous nous occupons, rendra les recherches plus rapides.

10 — Et rendra plus facile aussi la fuite du voleur !

— A vous de jouer, monsieur Stuart !” dit Phileas Fogg. Mais l'incrédule Stuart n'était pas convaincu, et, la partie achevée :

15 “Il faut avouer, monsieur Ralph, reprit-il, que vous avez trouvé là une manière plaisante de dire que la terre a diminué ! Ainsi parce qu'on en fait maintenant le tour en trois mois. . .

— En quatre-vingts jours seulement, dit Phileas Fogg.

— En effet, messieurs, ajouta John Sullivan, quatre-vingts 20 jours, d'après le calcul établi par le *Morning-Chronicle*.

— Oui, quatre-vingts jours ! s'écria Andrew Stuart, qui, par inattention, coupa une carte maîtresse,² mais non compris le mauvais temps, les vents contraires, les naufrages, les déraillements, etc.

25 — Tout compris, répondit Phileas Fogg en continuant de jouer, car, cette fois, la discussion ne respectait plus le whist.

— Même si les Indous ou les Indiens enlèvent les rails ! s'écria Andrew Stuart, s'ils arrêtent les trains, pillent les 30 fourgons, scalpent les voyageurs !

— Tout compris,” répondit Phileas Fogg, qui, abattant son jeu,³ ajouta : “Deux atouts maîtres.”⁴

Andrew Stuart, à qui c'était le tour de "faire," ramassa les cartes en disant :

"Théoriquement, vous avez raison, monsieur Fogg, mais dans la pratique . . .

— Dans la pratique aussi, monsieur Stuart. 5

— Je voudrais bien vous y voir.

— Il ne tient qu'à ¹ vous. Partons ensemble.

— Le ciel m'en préserve ! s'écria Stuart, mais je parierais bien quatre mille livres (100,000 fr.) qu'un tel voyage, fait dans ces conditions, est impossible. 10

— Très possible, au contraire, répondit Mr. Fogg.

— Eh bien, faites-le donc !

— Le tour du monde en quatre-vingts jours ?

— Oui.

— Je le veux bien. 15

— Quand ?

— Tout de suite. Seulement, je vous préviens que je le ferai à vos frais.

— C'est de la folie ! s'écria Andrew Stuart, qui commençait à se vexer de l'insistance de son partenaire. Tenez ! ² 20 jouons plutôt.

— Refaites alors, répondit Phileas Fogg, car il y a "mal donne." ³ 25

Andrew Stuart reprit les cartes d'une main fébrile ; puis, tout à coup, les posant sur la table :

"Eh bien, oui, monsieur Fogg, dit-il, oui, je parie quatre mille livres ! . . . 30

— Mon cher Stuart, dit Fallentin, calmez-vous. Ce n'est pas sérieux.

— Quand je dis : je parie, répondit Andrew Stuart, c'est toujours sérieux. 35

— Soit ! ⁴ dit Mr. Fogg. Puis, se tournant vers ses col-

lègues : J'ai vingt mille livres (500,000 fr.) déposées chez Baring frères. Je les risquerai volontiers. . .

— Vingt mille livres ! s'écria John Sullivan. Vingt mille livres qu'un retard imprévu peut vous faire perdre !

5 — L'imprévu n'existe pas, répondit simplement Phileas Fogg.

— Mais, monsieur Fogg, ce laps de quatre-vingts jours n'est calculé que comme un minimum de temps !

— Un minimum bien employé suffit à tout.

10 — Mais pour ne pas le dépasser, il faut sauter mathématiquement des ¹ railways dans les paquebots, et des paquebots dans les chemins de fer !

— Je sauterai mathématiquement.

— C'est une plaisanterie !

15 — Un bon Anglais ne plaisante jamais, quand il s'agit d'une chose aussi sérieuse qu'un pari, répondit Phileas Fogg. Je parie vingt mille livres contre qui voudra que je ferai le tour de la terre en quatre-vingts jours ou moins, soit dix-neuf cent vingt heures ou cent quinze mille deux cents
20 minutes. Acceptez-vous ?

— Nous acceptons, répondirent MM. Stuart, Fallentin, Sullivan, Flanagan et Ralph, après s'être entendus.

— Bien, dit Mr. Fogg. Le train de Douvres part à huit heures quarante-cinq. Je le prendrai.

25 — Ce soir même ? demanda Stuart.

— Ce soir même, répondit Phileas Fogg. Donc, ajouta-t-il en consultant un calendrier de poche, puisque c'est aujourd'hui mercredi 2 octobre, je devrai être de retour à Londres, dans ce salon même du Reform-Club, le samedi
30 21 décembre, à huit heures quarante-cinq du soir, faute de quoi ² les vingt mille livres vous appartiendront de fait et de droit, ³ messieurs. — Voici un chèque de pareille somme."

Sept heures sonnaient alors. On offrit à Mr. Fogg de suspendre le whist afin qu'il pût faire ses préparatifs de départ.

"Je suis toujours prêt !" répondit cet impassible gentleman, et donnant les cartes :

"Je retourne ¹ carreau, dit-il. A vous de jouer, monsieur Stuart."

III

A sept heures cinquante, Phileas Fogg ouvrait la porte de sa maison et rentrait chez lui.

Passepartout fut assez surpris en voyant Mr. Fogg, coupable d'inexactitude, apparaître à cette heure insolite.

Phileas Fogg était tout d'abord monté à sa chambre, puis il appela :

"Passepartout."

Passepartout ne répondit pas. Cet appel ne pouvait s'adresser à lui. Ce n'était pas l'heure.

"Passepartout," reprit Mr. Fogg sans élever la voix davantage.

Passepartout se montra.

"C'est la deuxième fois que je vous appelle, dit Mr. Fogg.

— Mais il n'est pas minuit, répondit Passepartout, sa montre à la main.

— Je le sais, reprit Phileas Fogg, et je ne vous fais pas de reproche. Nous partons dans dix minutes pour Douvres et Calais."

Une sorte de grimace s'ébaucha sur la ronde face du Français. Il était évident qu'il avait mal entendu.

"Monsieur se déplace ? demanda-t-il.